

HISTOIRE DE L'ARCHÉOLOGIE GRECQUE

Que faut-il entendre par « histoire de l'archéologie grecque » ? Tous les termes mériteraient un commentaire : outre la notion même d'archéologie, que nous préciserons au chapitre suivant à travers les théories contemporaines, il s'agit de définir ce que recouvre l'histoire de la discipline et ce que comprend le champ géographique de l'hellénisme. Admettons que nous entendions par « archéologie » l'étude de toutes les productions matérielles d'une civilisation, et, par « archéologie grecque », l'étude de ces productions en Grèce propre et dans toutes les régions où les Grecs se sont installés, sans négliger les phénomènes d'hellénisation, à savoir l'influence exercée par la civilisation matérielle grecque sur les peuples « barbares », — c'est-à-dire non grecs — (ci-dessous, chap. XXII).

Malgré ces précautions préliminaires et ces esquisses de définition, l'histoire de cette archéologie grecque se présente comme un phénomène complexe, si on ne la réduit pas à une liste chronologique des chantiers de fouilles et des « grandes découvertes ». Elle doit cette complexité au statut privilégié des œuvres de l'art grec depuis l'époque hellénistique et romaine. Il est en effet difficile de distinguer l'engouement pour les créations artistiques de la Grèce, périodiquement renouvelé jusqu'à l'époque contemporaine, de

l'archéologie grecque en tant que science, qui s'est constituée dans les milieux savants, depuis la Renaissance, pour devenir, au XIX^e s., une discipline universitaire. Le rôle des études classiques dans la formation des élites occidentales explique tout à la fois l'intérêt pour la Grèce, source de la culture, et le développement précoce d'une archéologie : marchands d'antiquités, amateurs de beaux objets, voyageurs lettrés, savants philologues et artistes à la recherche de modèles ont participé à ce que nous appelons la « préhistoire » de l'archéologie grecque. Ce sont les étapes de cette découverte de la Grèce ancienne et le développement d'une approche scientifique du monde hellénique que nous souhaitons retracer à grands traits.

PRÉHISTOIRE DE L'ARCHÉOLOGIE GRECQUE : MARCHANDS, SAVANTS ET ARTISTES DU XV^e AU DÉBUT DU XIX^e S.

Dans tout l'Occident, l'atmosphère de la Renaissance et le rayonnement de l'humanisme suscitèrent un renouveau d'intérêt pour l'Antiquité. D'un côté, l'humanisme savant s'occupait essentielle-

ment des textes des auteurs anciens et recherchait de nouveaux manuscrits. De l'autre, les rois et les princes réunissaient dans leurs palais des collections d'antiquités et les moulages des statues que l'on sortait en abondance du sol de Rome et de l'Italie.

Cyriaque di Pizzicoli, né à Ancône en 1392, mérite d'occuper une place à part dans cette histoire de l'archéologie grecque, même si son œuvre ne fut jamais publiée. Il appartenait à une famille de négociants et développa sa curiosité pour les antiquités au cours de ses voyages : il séjourna trois fois en Grèce entre 1434 et 1448, copiant des inscriptions et dessinant maladroitement des sculptures et des monuments. Quelles que soient les imperfections de son œuvre, il reste pour nous celui qui, le premier, accorda aux vestiges matériels un rôle essentiel dans la reconstitution d'une civilisation : « Les monuments et les inscriptions sont des témoins plus fidèles de l'Antiquité classique que les textes des auteurs anciens ».

Cyriaque meurt deux ans avant la prise de Constantinople par les Turcs (1453) : cette date marque une rupture durable dans les relations entre l'Occident et la Grèce. Au XVI^e s., ceux qui visitent la Grèce sont peu nombreux : il s'agit encore de marchands, de pèlerins en route vers Jérusalem ou d'ambassadeurs rejoignant leur poste à Constantinople. La Grèce est à ce point une *terra incognita* qu'en 1554 un savant allemand, Martin Kraus, écrit à ses correspondants à Constantinople pour leur demander si Athènes existe encore.

Le XVII^e s. ouvre une nouvelle période, celle des grands voyages en Grèce, commandités par les rois et les aristocrates collectionneurs. Le goût pour l'objet rare va de pair avec un intérêt pour la culture hellénique. Le comte d'Arundel, un aristocrate anglais féru d'art, conçut le projet d'aller chercher en Grèce des sculptures et des inscriptions ; il avait transformé sa maison et ses jardins en véritable musée que fournissait en beaux

objets un réseau de correspondants. La France n'était pas en reste : Louis XIV et Colbert donnèrent l'ordre aux ambassadeurs de réunir des antiquités. Le marquis de Nointel, ambassadeur de France auprès de la Porte (1670-1679), se distingua dans cette tâche et fit dessiner par un peintre de sa suite tout le décor sculpté du Parthénon, juste avant sa destruction partielle en 1687. La fièvre du collectionneur rejoignait en l'occurrence les intérêts de la science.

L'œuvre de J. Spon, qui rencontra le marquis de Nointel à Constantinople, est d'une tout autre importance. Ce médecin lyonnais (1647-1685), l'une des figures les plus représentatives des milieux érudits du XVII^e s., tenta, le premier, de donner une définition du terme d'archéologie, ou « archéographie », dont il énumère, comme suit, les composantes : *numismatographia*, *épigrammatographia*, *architectonographia*, *iconographia*, *glyphographia*, *toreumatographia*, *bibliographia* et *angeiographia*. Il considère que l'apport de la philologie classique n'est plus suffisant pour faire progresser les sciences historiques ; il faut remonter aux autres sources que sont les inscriptions et monuments gravés ; il ne faut pas se contenter de décrire, il faut interpréter. La comparaison incessante entre les textes et les données observables sur le terrain constitue les règles de la méthode critique selon J. Spon : ce sont ces principes qu'il mit en pratique au cours du voyage qui le conduisit en Italie, en Grèce et en Asie Mineure (1674-1676), en compagnie d'un botaniste anglais, G. Wheeler. Le récit du voyage, riche et attrayant — que son auteur évoque la vie quotidienne des Grecs et des Turcs ou ses découvertes archéologiques —, connut un grand succès ; le texte fut traduit en plusieurs langues et devint le guide des voyageurs instruits jusqu'au début du XIX^e s. Ce qui fait l'originalité de Spon c'est d'avoir découvert et démontré que « le sol est un livre d'histoire ».

L'œuvre de Bernard de Montfaucon s'inscrit dans la transition entre le XVII^e et le XVIII^e s. Ce béné-

dictin, philologue, donc homme des textes, s'intéresse aussi aux images et rédige les premiers recueils d'antiquités dans le but de donner une illustration des monuments, aussi fidèle que possible.

Au XVIII^e s., la mode des antiquités se répand dans toute l'Europe. Ce goût est conforme à l'esprit du siècle : la philosophie des Lumières professe deux idées maîtresses, celle de nature et celle de raison, et il a été admis une fois pour toutes que l'une et l'autre sont l'apanage de l'Antiquité. On assiste donc à un retour à l'Antique, à ses valeurs esthétiques et morales. Le mouvement des idées n'explique pas à lui seul cet engouement ; le voyage en Italie, puis en Grèce et en Asie Mineure, devient un signe de distinction sociale des élites européennes. L'approche de l'Antiquité se fait beaucoup moins théorique. La philologie connaît un net recul, particulièrement

en France, et l'étude des vestiges matériels commence à être prise réellement en compte, en liaison avec l'intérêt que manifeste l'*Encyclopédie* pour les problèmes de matériaux, d'outillage et de technique.

Le XVIII^e s. est marqué par l'apparition des fouilles spectaculaires, mais bien peu scientifiques, des villes ensevelies du Vésuve (Herculanum et Pompéi) et par la recherche systématique des antiquités grecques d'Italie du Sud et de Sicile.

Les découvertes et les travaux des architectes français contribuent pour une part importante à la connaissance des monuments. G. Soufflot mesure et dessine, vers 1750, les ruines de Paestum et découvre le pur style dorique ou « dorique sans base » ; plus tard, en étudiant les temples de Sicile, J. Hittorff démontre, de façon décisive, l'utilisation de la polychromie dans l'architecture grecque. D. Le Roy ramène de son voyage en

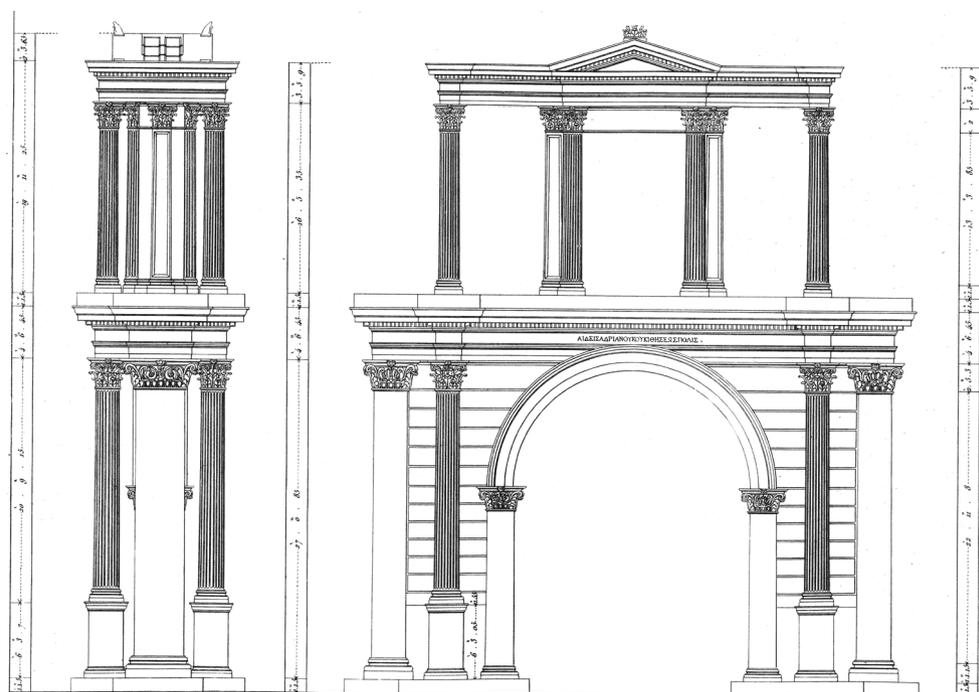


Fig. 1. La porte d'Hadrien (relevé de J. Stuart et N. Revett, publié en 1762).

Grèce des dessins plus pittoresques que scientifiquement précis (publiés en 1758) et s'emploie à imposer à Paris l'architecture grecque comme modèle, ce que font à la même époque les Anglais J. Stuart et N. Revett qui séjournent à Athènes de 1751 à 1753, réalisant une série de relevés des monuments antiques, remarquables par leur précision (**fig. 1**) : ils n'ont pourtant pas cherché à restituer systématiquement les parties manquantes ni à étudier historiquement les bâtiments qu'ils dessinaient. L'intervention des architectes dans la restitution des vestiges antiques ne se développe qu'au siècle suivant.

Les architectes ne sont pas les seuls à avoir contribué au développement des connaissances sur la Grèce. Deux hommes ont joué à cet égard un rôle essentiel : le comte de Caylus (1692-1765) et J.J. Winckelmann (1717-1768), qui n'ont pourtant ni l'un ni l'autre visité Athènes.

Au Français, on doit un *Recueil d'antiquités égyptiennes, étrusques, grecques et gauloises* (1752-1758) : par l'intérêt porté à la technique, à l'outillage, aux matériaux, plus importants pour lui que l'appréciation esthétique, l'œuvre de Caylus se situe dans un courant « moderne » ; le premier il eut le souci de proposer des classements et des typologies, permettant d'établir des distinctions d'ordre géographique et historique entre les objets. Le comte de Caylus a donc forgé l'un des outils essentiels du raisonnement archéologique.

Au même moment, J.J. Winckelmann « invente » l'histoire de l'art grec. Celui que Mme de Staël considérait comme « un révolutionnaire dans la manière de considérer les arts » connu de son vivant une gloire étonnante. Dans son *Histoire de l'art chez les Anciens* (1764), son œuvre maîtresse, il tente une classification de l'art grec fondée sur la notion de style et la recherche du beau idéal qu'incarnent, pour lui, l'Apollon du Belvédère (**fig. 2**), le Laocoon ou la Vénus Médicis (cf. ci-dessous, p. 170-171). Peu importe que Winckelmann ait commis des erreurs, et qu'il ait pris le

Laocoon pour une statue classique ; il avait donné une vision historique de l'art grec qui devait influencer longtemps les recherches en ce domaine, avec quelques conséquences négatives : on oublia trop vite son souci de lier les productions de l'art au contexte politique et social et l'on retint surtout l'idée, fort critiquable, selon laquelle tout art connaît une période de balbutiement, un apogée et une décadence. Pour illustrer cette influence néfaste et durable des conceptions winckelmanniennes, rappelons que le grand spécialiste de l'architecture grecque, l'Américain W. B. Dinsmoor, donne comme titre à son chapitre sur le IV^e s., « The beginning of the decadence » (cf. *The Architecture of Ancient Greece*, 1927, réédité en 1950).



Fig. 2. Le beau idéal selon J.-J. Winckelmann : l'Apollon du Belvédère.

Winckelmann ne fut pas simplement un historien de l'art, il fit œuvre complète d'archéologue, publiant des collections d'antiquités et suivant les fouilles d'Herculanum et de Pompéi, dont il critiquait, à juste titre, les méthodes expéditives. Il formula aussi le premier l'idée de recherches dans les sanctuaires de la Grèce en suivant Pausanias, idée qui devait être reprise au XIX^e s.

À la fin du XVIII^e s., au moment où l'architecture néo-classique triomphe en Europe, que sait-on exactement des productions de la Grèce ancienne ? En fait, bien peu de choses, en dehors des textes littéraires : les statues grecques ne sont guère connues que par des copies romaines et les beaux vases attiques, trouvés dans les tombes étrusques, sont attribués à des fabricants italiens. Les conditions changent au début du XIX^e s. : l'Europe découvre les originaux de l'art grec, mais cette découverte se fit dans le cadre d'une exploitation systématique du patrimoine grec par les grandes puissances, avides d'enrichir par des objets de prestige les musées qu'elles venaient de créer. Quatre « affaires » intéressent directement la Grèce : le transfert du décor sculpté du Parthénon en Angleterre par Lord Elgin (1811), la vente des frontons d'Égine au bénéfice de la Bavière (1811), l'enlèvement de la frise du temple d'Apollon à Bassae au profit des Anglais (1812) et l'achat de la Vénus de Milo par la France (1821). Artistes et savants furent stupéfaits par le réalisme et la vigueur de ces originaux, qui ne correspondaient pas aux canons winckelmaniens de l'art grec : la « préhistoire » de l'archéologie grecque était terminée ; on ne pouvait plus rêver la civilisation grecque, il fallait l'étudier sur pièces.

LE « GRAND » XIX^e S. : SCIENCE ARCHÉOLOGIQUE ET « GRANDES FOUILLES »

Les conditions qui influencent la connaissance de la Grèce changent fondamentalement au XIX^e s. Tout d'abord, la formation d'un État hellénique (1827), soucieux de protéger son patrimoine, arrêta la vague de pillage des trésors de l'art grec, du moins sur le territoire, assez réduit dans un premier temps, que le nouveau pouvoir contrôlait ; la compétition scientifique en Grèce n'en fut pas moins une des formes que prit la rivalité entre grandes nations.

Le lien entre politique et archéologie est clairement marqué dans l'Expédition scientifique de Morée (1829-1831) qui est conçue sur le modèle de l'Expédition d'Égypte ; elle se déroule au moment où les troupes françaises sont présentes dans le Péloponnèse pour participer à la libération de la Grèce : cette expédition pluridisciplinaire (sciences physiques, archéologie, architecture) ne connut pas une grande réussite sur le plan archéologique ; cependant furent entreprises des fouilles à Olympie, qui permirent de localiser le temple de Zeus et de ramener des métopes pour le Musée du Louvre. De moindre envergure et sans lien avec des expéditions militaires, mais suscitées par la volonté politique des gouvernements français successifs, citons les missions de Philippe Le Bas en Grèce et en Asie Mineure (1843), pour rechercher des inscriptions, et celle de Léon Heuzey qui part en 1861, à la demande de Napoléon III, pour visiter les champs de bataille antiques du nord de la Grèce et qui découvre l'archéologie de la Macédoine : il fouille le palais royal hellénistique de Palatitsa et ramène au Louvre les éléments en pierre (porte et lit) d'une tombe royale.

La France a créé au XIX^e s. deux institutions qui ont occupé une place importante dans les

recherches archéologiques en Méditerranée. Il s'agissait de compenser sur le plan culturel et scientifique la perte d'influence politique. La création de l'École française d'Athènes, en 1846, fut justifiée par « la nécessité d'étendre notre langue, nos mœurs, notre influence ». Des soucis comparables présidèrent à la création de l'École de Rome, née après la défaite de 1870 face à l'Allemagne.

À Rome, dans la première moitié du XIX^e s., les Français avaient contribué à fonder, avec les Allemands, l'Institut de correspondance archéologique (1829), l'ancêtre de tous les Instituts scientifiques romains : cet Institut se proposait de publier dans son *Bulletin* toutes les trouvailles archéologiques du bassin de la Méditerranée. On lui doit d'heureuses initiatives, comme l'inventaire des collections d'Athènes, et les savants travaillant en son sein, comme l'Allemand E. Gerhard, firent progresser de façon décisive la connaissance de la céramique grecque : les vases figurés trouvés en Étrurie furent enfin reconnus comme attiques. L'Institut de correspondance archéologique perdit son caractère international après 1870 et fut entièrement germanisé. La France, ne disposant plus d'une institution scientifique en Italie, envoya un jeune savant formé à Athènes, Albert Dumont, fonder une succursale qui devint rapidement autonome en 1875 (l'École française de Rome).

À partir de 1870, se met définitivement en place le cadre institutionnel de la recherche scientifique en Grèce, gérée par le service archéologique grec et par des instituts, fondés par les grandes nations et destinés à fouiller les sites les plus prestigieux : création de l'Institut allemand d'Athènes en 1873, américain en 1882, anglais en 1885, autrichien en 1898, italien en 1909. La répartition des chantiers de fouilles dessine une carte qui n'a guère changé jusqu'à aujourd'hui : dès avant 1914, les Français travaillent à Delphes, à Délos, à Thasos et à Argos ; les Allemands, à Olympie, au Kabirion de

Thèbes, à Samos et au Céramique d'Athènes ; les Américains à Corinthe et à l'Héraion d'Argos ; les Anglais dans le Péloponnèse (Mégalopolis et Sparte) ; les Italiens, en Crète (Gortyne, Ida, Phaestos). Les Grecs ne sont pas en reste dans cette frénésie de recherches qui contribue à une extension considérable du savoir : l'Acropole d'Athènes, Delphes, Délos révèlent les périodes archaïques de l'art grec. Surtout, la connaissance du passé de la Grèce recule de plusieurs millénaires par la mise en évidence de civilisations sur lesquelles les données textuelles sont évanescentes ou absentes : période géométrique, civilisations mycénienne et minoenne, culture des Cyclades, sites néolithiques de Thessalie.

Les recherches archéologiques sur la civilisation de la Grèce antique ne se développent pas uniquement sur le territoire de l'État hellénique. L'archéologie grecque en Turquie connaît un développement sans précédent. Citons l'identification et la fouille de Troie par H. Schliemann (1872-1874) et la découverte de Pergame et de l'art pergaménien par les Allemands (à partir de 1878). Citons aussi les recherches à Naucratis, un comptoir grec en Égypte, révélé par l'Anglais W.M. Flinders-Petrie en 1884-1885.

Cet accroissement des connaissances n'est accompagné ni par une véritable évolution des techniques, ni par une réelle réflexion épistémologique : les fouilles ressemblent plutôt à des entreprises de travaux publics qu'à des recherches à but scientifique et il s'agit de dégager de beaux objets et des inscriptions sans grand souci du contexte qui les entoure. Les archéologues classiques valorisent les textes et les Beaux-Arts et restent très prisonniers d'une conception philologique et esthétique de leur domaine. Le choix des sites se porte volontiers sur les sanctuaires ou sur les centres urbains, dont Pausanias a suffisamment révélé la richesse, alors que les autres aspects de la civilisation retiennent moins l'attention. Il s'agit bien d'un certain retard

de l'archéologie classique, car, ailleurs, dans le domaine naissant de la préhistoire et des archéologies nationales, d'autres soucis techniques ou scientifiques se faisaient jour, qui auraient pu servir de modèles.

Cependant, la publication des trouvailles est un point fort de l'archéologie classique du XIX^e s., qui en fixe les règles pour chaque spécialité et qui se dote d'une série de revues et de collections propres à son domaine : corpus d'inscriptions, à l'initiative des Allemands, études et restitutions de bâtiments, collections de monnaies ou de vases, articles d'érudition et thèses synthétiques, servant à l'histoire, se multiplient dans tous les pays. L'archéologie n'est plus, comme au XVIII^e s., l'affaire d'amateurs éclairés et d'artistes, mais de spécialistes et d'universitaires. Au Collège de France est créée en 1861 une chaire d'épigraphie latine, puis une chaire d'épigraphie grecque en 1874 ; en Sorbonne, en 1876, G. Perrot occupe la première chaire d'archéologie grecque. On est encore loin des seize chaires d'archéologie que l'on recensait à la même époque en Allemagne, mais il y avait une volonté de combler le retard.

LES DEUX XX^e s. : RETARD ET PROGRÈS DE L'ARCHÉOLOGIE CLASSIQUE

Il était nécessaire de digérer cette masse d'informations, fournies par les grandes entreprises lancées au XIX^e ou au début du XX^e s. C'est à quoi vont s'employer les générations de l'entre-deux-guerres. Les ambitions des archéologues sont limitées par la fermeture de la Turquie, après la guerre gréco-turque de 1921-1922, et par la crise économique mondiale qui affecte toutes les trésoreries.

Ce ne sont pourtant pas les belles trouvailles qui font défaut ou les ouvrages de qualité qui manquent. Citons l'œuvre, pionnière à son époque,

de l'Anglais J.D. Beazley qui se chargea de répartir entre des ateliers l'ensemble de la production attique à figures noires et rouges, en reconnaissant les différentes mains des peintres (pour une critique de la méthode, ci-dessous, p. 166-168). Après les « folles » découvertes du XIX^e s., les années vingt et trente du XX^e s. apparaissent plutôt comme l'âge mûr de la réflexion.

On doit citer quelques entreprises novatrices qui préfigurent l'archéologie de l'après-guerre. Un savant allemand, E. Langlotz, renouvelle l'approche de l'art grec en essayant de définir les styles régionaux à partir de petites statuettes originales de bronze, rompant avec l'étude des « grands » maîtres et la reconstitution de leurs œuvres. De fait, c'est en élargissant ses centres d'intérêt que l'archéologie peut faire progresser la connaissance de la Grèce antique. Deux fouilles américaines, à l'Agora d'Athènes (à partir de 1931) et à Olynthe en Chalcidique (1928-1938) frayent de nouvelles voies. Toutes les catégories d'objets, de la simple batterie de cuisine à l'épingle de fer, sont répertoriées et publiées avec une attention particulière donnée au contexte et à la stratigraphie.

Exigence d'exhaustivité, intérêt pour le petit tessou comme pour le bel objet, pour l'architecture vernaculaire comme pour le temple ou le portique, les tendances de la deuxième moitié du siècle commencent à se dessiner.

Les années cinquante marquent une incontestable rupture et une série de transformations affecte l'archéologie grecque à tous les niveaux, technique, scientifique et épistémologique. Ces transformations ne sont souvent que l'application au domaine grec de méthodes, mises au point en dehors du domaine classique, ou de nouvelles problématiques, empruntées à d'autres secteurs du savoir.

D'un point de vue technique, la révolution est apportée par l'application généralisée de

méthodes de fouilles utilisées par l'Anglais Mortimer Wheeler dans ses recherches aux Indes (**fig. 3**). Qu'on ne s'y trompe pas : certains prétendent que la méthode stratigraphique était pratiquée depuis longtemps, que l'on distinguait déjà des couches et des sols à Olympie et à Délos ; mais les archéologues faisaient de la stratigraphie sans le savoir, comme Monsieur Jourdain de la prose, et ils ne savaient pas plus s'en servir que le bourgeois gentilhomme de la langue française. La « méthode Wheeler » ne se réduit pas à une fouille propre en carrés : elle propose une véritable stratégie de chantier, permettant d'un bout à l'autre de la zone fouillée de relier des éléments disparates, en suivant les mêmes couches, et de fixer une chronologie relative pour tous les avatars d'un site et pour tout le matériel, repéré selon des coordonnées en trois dimensions. Les techniques de fouilles ont pu, depuis lors, se perfectionner en s'adaptant à la nature de chaque chantier (fouilles en *open area* par A. Leroi-Gourhan à Pincevent) ; pourtant, avec la « méthode Wheeler », l'enregistrement des données et leur interprétation avaient réalisé un notable progrès.

L'application à l'archéologie des découvertes des sciences exactes et naturelles a permis d'autres avancées : techniques de datation par C 14 ou par thermoluminescence, analyse physico-chimique de pâtes céramiques pour en connaître la composition et en déterminer l'origine, analyse par activation neutronique des métaux et des alliages, pratiquée notamment en numismatique. La prospection électro-magnétique, empruntée à la géophysique, permet de repérer des vestiges sans avoir à fouiller. L'utilisation de toutes ces techniques n'est plus aujourd'hui étrangère à l'archéologie en Grèce.

Autre saut qualitatif : l'archéologie est devenue une affaire de professionnels et d'équipes pluridisciplinaires. Sur le terrain, sont associés aux archéologues, spécialistes d'une civilisation, des géographes-géomorphologues, pour rendre

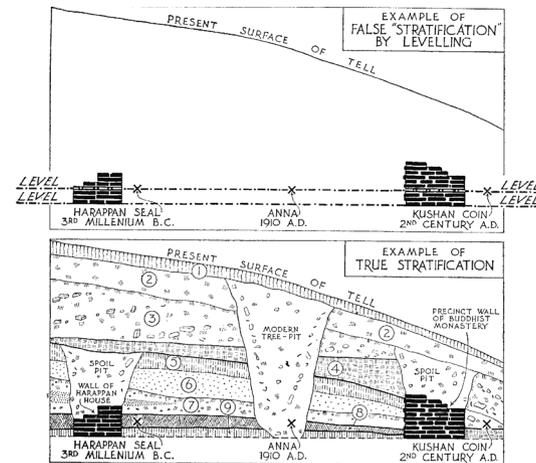


Fig. 3. La stratigraphie selon R.E.M. Wheeler.

compte de la façon dont se sont constitués les différents milieux et dont ils ont évolué à l'époque historique, et des représentants de nouvelles disciplines (paléo-anthropologie, archéo-zoologie, archéo-botanique, paléo-parasitologie), qui sont mises à contribution pour restituer l'ensemble de l'environnement et donner des indications sur l'état physique et sanitaire des populations. Si l'archéologie reste une aventure, c'en est fini de la solitude de l'archéologue-aventurier.

Cette pluridisciplinarité a permis une approche régionale des phénomènes archéologiques et historiques : ce ne sont plus seulement les grands sanctuaires ou les centres urbains qui accaparent l'intérêt des archéologues classiques (ci-dessous, p. 88 sq.).

L'étude des territoires des cités coloniales grecques, d'Italie et de la mer Noire, a lancé l'archéologie grecque vers des zones qu'elle avait peu explorées et vers des problèmes de contacts entre civilisations grecques et barbares, qui furent particulièrement à l'honneur à partir des années soixante : le Congrès d'archéologie de 1963 leur fut entièrement consacré (*Le rayonnement des civilisations grecques et romaines sur les cultures*